

ABONNEMENT LE CANADA Journal Quotidien du Soir. Un An en Ville . . . \$ 4.00 Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLÉE DE L'OTTAWA Edition Hebdomadaire du Journal LE CANADA. ABONNEMENT Un An en Ville . . . \$ 3.00 Un An par la Poste . . . 1.00

12eme. ANNEE No 218

OTTAWA, SAMEDI 17 OCTOBRE 1891

LE NUMERO 2 CENTS

LETTRES SUR LA

POLITIQUE EXTERIEURE

Le pape Pie IX avait reçu le pape dans un état, son devoir était de lutter pour la conserver telle; mais Léon XIII l'a reçu dans un autre, il agit selon les idées de son temps, et les majestés ne peuvent trouver mauvais que, poussé par un élan de bonté paternelle vers la masse ouvrière qui lutte, qui souffre, il s'incline vers elle pour l'aider, et traite à son tour l'empereur d'Allemagne, le roi d'Italie, comme quantités négligeables.

Il y avait place pour tout le monde à son festin; à la place des souverains qui laissent leurs places vides en tête, il met qui il veut, c'est la politique de l'évangile, qui est trop vieille pour changer.

Il paraît que l'empereur n'a été fort vexé, car il n'y peut rien. Il veut décidément jeter les Charles, mais il faudrait l'empereur.

Guillaume II s'est vengé en ce faisant représentant cette année, pour la première fois, à l'anniversaire de la prise de Rome célébrée par la colonie italienne de Berlin.

L'Italie continue à poursuivre l'équilibre de son budget au pays des chimères. Point de taxes, point d'économie sur les armements, est la formule qui préside à toutes les décisions de son gouvernement.

La conclusion est un emprunt; mais, pour cela, il faut trouver un marché favorable et des souscripteurs, et la campagne menée par le Tysar pour attirer au crédit de la péninsule, le peu d'entraîn des banquiers allemands plus consultants que payeurs, et qui n'entrevoient plus avec M. di Rudini les bonnes affaires que leur valait M. Crispien.

La résistance légitime du marché français, ne créant pas une situation qui permette un emprunt. Ajouter à l'impôt quadruple qui pèse d'un poids écrasant sur l'Italie, sous la forme d'impôt gouvernemental, d'impôt provincial, d'impôt communal, de dette hypothécaire, est matériellement impossible, par la simple raison qu'une surcharge dans un pays décrépi ne peut relever les ressources. M. Luzzatti tient à sa solution, la seule possible: l'économie sur les armements.

Mais le général Pelloux, mais l'amiral Saint Bon, désignés et choisis par Guillaume II, réclament au contraire de nouveaux crédits. Ne faut-il pas, avant tout, faire honneur à la Triple Alliance? Et là-dessus M. Colombo propose une taxe pour la piétre somme de 20 millions.

Or, qu'est-ce que 20 millions quand déjà, dans le quatrième mois de l'exercice 1891-92, le déficit est de 30 millions et menace d'être de 80 pour l'année.

La Riforma affirme que l'heure du retour au pouvoir de M. Crispien sonne. Dans un article le Moment, l'organe crispinienn essaye de prouver que la situation internationale s'est aggravée par l'Italie et qu'il faut à sa tête un homme adroitement énergique que M. di Rudini. Prenez l'ours!

En dernier lieu le ministère italien, résolu à vivre, trouvera quelque combinaison tardive qui sera un emprunt déguisé ou une économie arbitraire n'affectant en rien, on peut le prédire, les crédits de la guerre et de la marine.

Inutile de répéter pour la centième fois que le gouvernement du roi Humbert, dupe de la Prusse, dupe du gouvernement tory en Afrique, s'il n'a été qu'aventureux jusqu'au renouvellement de la Triple, en lui sacrifiant le bien être du pays, est devenu coupable, expérience faite, en lui livrant les ressources nécessaires de l'Italie. Mais les conseils des vrais amis, est-ce qui irrite le plus dans l'erreur.

Bornons-nous à rappeler ici, à propos du remarquable discours de Cambridge, de M. John Morley, premier lieutenant du parti libéral et du tableau accusateur qu'il fait de la politique extérieure de l'Angleterre, que M. Gladstone a bien souvent averti l'Italie de la faute qu'elle commettait en aliénant sa liberté d'action. M. John Morley peint avec des couleurs vigoureuses les dangers du tirage de lord Salisbury avec la Triple alliance, ceux de la Triple alliance elle-même et repro-

che amèrement au cabinet tory d'avoir abandonné les traditions d'indépendance absolue de l'Angleterre.

Le parti libéral, par la voix écoutée de M. John Morley, semble prendre résolument position contre la continuation de l'occupation anglaise en Egypte. Cette occupation persistante, a dit M. John Morley, malgré tant de promesses solennelles, est la source d'un grand malaise. A cela lord Koutsford, ministre des colonies, dans un discours qui est une réponse à M. John Morley, affirme que la tutelle de l'Angleterre en Egypte n'a pas réalisé tous ses bienfaits, qu'il lui faut quelques années encore, une législation par exemple, pour ajouter la perfection à la perfection.

C'est un véritable réquisitoire que le discours de Cambridge de M. John Morley. Le cynisme des conservateurs pillant éhontement les projets de réforme des libéraux pour compromettre ces réformes y est dévoilé avec hardiesse, et le parti libéral, qui ne se ment qu'à l'abri de formules mensongères, l'uniformisme, est cloué au pilori.

La lutte pour les élections générales, en 1892, commence et le pays dans les élections partielles, a de puis longtemps apporté aux libéraux, par la lutte, une puissance équivalente à celle que les tories et les unionistes trouveront dans le pouvoir.

Lord Salisbury sent le sol craquer sous ses pas et il s'imagine qu'en cherchant un terrain excentrique, il parviendra de s'y percher. C'est ainsi qu'il lui a pris l'idée de répéter minutieusement les aventures de la Méditerranée, de faire débarquer au cap Sigri, près de Mitylène, des troupes et du canon. Le Premier d'Angleterre a-t-il cru que le sultan se laisserait intimider par ces façons de forban; que la Russie, satisfaite d'avoir le libre passage des détroits pour sa flotte volontaire, laisserait l'Angleterre saisir aux cheveux une compensation? Le procédé, quel que intention qu'on lui cherche, est infamant.

Lord Salisbury ayant à cette heure retourné pour l'Angleterre la formule de M. Visconti Venosta: "Libre jamais, isolé toujours!" commettait à Sigri un acte de fanfaronnade qui ne pouvait que faire sourire la Turquie appuyée sur la France et sur la Russie; la Russie assurée de la fermeté de la Porte et du concours de la France; l'Allemagne enfin satisfaite de se venger de Portsmouth.

Le ridicule de l'entreprise a été si manifeste que lord Salisbury s'est empressé de faire réintégrer le cuirassé aux troupes et au canon débarqués à Sigri, et qu'il a laissé patager ses journaux officiels comme le STANDARD dans des explications, dont l'absurdité pouvait faire croire qu'elle n'émait pas de sa source officielle.

On raconte, à Stamboul, que ce n'est pas seulement à une orientation plus habile de sa politique qu'Abdul Hamid a sacrifié Kiamil Pacha, mais à des griefs personnels d'une extrême gravité. Kiamil serait compromis dans l'affaire du débarquement à Raguse de 4000 fusils et de 1000 revolvers et, à cette heure, il serait prisonnier dans son palais, dont sir William White lui-même, malgré son insistance, ses emportements, n'a pu encore se faire ouvrir les portes.

On a beaucoup parlé, ces derniers temps, de l'imminence de l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'Autriche, mais la périodicité de cette nouvelle, jetée en pâture à la presse au moins une fois l'an prouve qu'elle a à peine la consistance d'un ballon d'essai. L'Autriche est loin des assimilations et des conquêtes slaves. La politique germanisante avec laquelle son gouvernement s'efforce de reconstruire l'édifice croulant de sa majorité parlementaire, cimentera bien des résistances des nationalités slaves.

Le parti allemand, dont l'influence est revenue prédominante dans les conseils de l'empire, n'a d'autre but que d'entraîner les nationalités slaves sans souci du droit supérieur que leur donne leur importance dans l'empire. Les Allemands Autrichiens ne peuvent détenir le pouvoir en Autriche qu'en s'appuyant sur la Triple Alliance ou mieux sur

la Prusse. Or la Triple Alliance est par la même aussi antipathique aux Slaves que le parti Allemand.

La lutte devient donc d'autant plus passionnée et ardente que nul, en haut lieu, depuis la conversion du comte Taaffe à la cause centraliste, ne parlera plus d'apaisement et de conciliation. Les Allemands au pouvoir perdront forcément la retenue qu'ils avaient dans l'opposition, et l'antagonisme de leurs intérêts avec les intérêts slaves apparaîtra d'autant plus insupportable que les premiers seront plus triomphants.

Partout les Slaves d'Autriche trouvent des obstacles grandissants qui entravent l'expansion de leurs sympathies communes. Les torrents qu'on endigue peuvent ne plus déborder, mais ils ont plus de puissance et creusent plus profondément leur parcours.

Les expositions de Prague et d'Agram ont été, pour les Tchèques, pour les Croates, pour les Slovènes, l'occasion de rencontres qui ont avancé de plusieurs années le travail de concentration des éléments slaves d'Autriche, en vue de leur émancipation finale.

En Hongrie, le monument des turpitudes de M. Tisza se désagrège pierre à pierre comme celui de M. de Bismarck à Berlin. Encore un effort de l'opposition et le dernier pan se mur s'écroulera.

L'arrivée aux affaires du comte Albert Apponyi fera-t-elle secouer à la Hongrie le joug de la Triple Alliance; se dégage-t-elle de la germanisation qui menace de la submerger et au-delà de laquelle elle se jette, nouvelle Gribouille, par crainte de se laisser un peu couler par le flot slave? Le caractère sincèrement chétif du comte Apponyi lui donnera-t-il quelque sollicitude pour les opprimés, et s'appliquera-t-il à chercher d'avoir le libre passage des détroits pour sa flotte volontaire, laisserait l'Angleterre saisir aux cheveux une compensation? Le procédé, quel que intention qu'on lui cherche, est infamant.

Lord Salisbury ayant à cette heure retourné pour l'Angleterre la formule de M. Visconti Venosta: "Libre jamais, isolé toujours!" commettait à Sigri un acte de fanfaronnade qui ne pouvait que faire sourire la Turquie appuyée sur la France et sur la Russie; la Russie assurée de la fermeté de la Porte et du concours de la France; l'Allemagne enfin satisfaite de se venger de Portsmouth.

Le ridicule de l'entreprise a été si manifeste que lord Salisbury s'est empressé de faire réintégrer le cuirassé aux troupes et au canon débarqués à Sigri, et qu'il a laissé patager ses journaux officiels comme le STANDARD dans des explications, dont l'absurdité pouvait faire croire qu'elle n'émait pas de sa source officielle.

On raconte, à Stamboul, que ce n'est pas seulement à une orientation plus habile de sa politique qu'Abdul Hamid a sacrifié Kiamil Pacha, mais à des griefs personnels d'une extrême gravité. Kiamil serait compromis dans l'affaire du débarquement à Raguse de 4000 fusils et de 1000 revolvers et, à cette heure, il serait prisonnier dans son palais, dont sir William White lui-même, malgré son insistance, ses emportements, n'a pu encore se faire ouvrir les portes.

On a beaucoup parlé, ces derniers temps, de l'imminence de l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'Autriche, mais la périodicité de cette nouvelle, jetée en pâture à la presse au moins une fois l'an prouve qu'elle a à peine la consistance d'un ballon d'essai. L'Autriche est loin des assimilations et des conquêtes slaves. La politique germanisante avec laquelle son gouvernement s'efforce de reconstruire l'édifice croulant de sa majorité parlementaire, cimentera bien des résistances des nationalités slaves.

Le parti allemand, dont l'influence est revenue prédominante dans les conseils de l'empire, n'a d'autre but que d'entraîner les nationalités slaves sans souci du droit supérieur que leur donne leur importance dans l'empire. Les Allemands Autrichiens ne peuvent détenir le pouvoir en Autriche qu'en s'appuyant sur la Triple Alliance ou mieux sur

la Prusse. Or la Triple Alliance est par la même aussi antipathique aux Slaves que le parti Allemand.

La lutte devient donc d'autant plus passionnée et ardente que nul, en haut lieu, depuis la conversion du comte Taaffe à la cause centraliste, ne parlera plus d'apaisement et de conciliation. Les Allemands au pouvoir perdront forcément la retenue qu'ils avaient dans l'opposition, et l'antagonisme de leurs intérêts avec les intérêts slaves apparaîtra d'autant plus insupportable que les premiers seront plus triomphants.

Partout les Slaves d'Autriche trouvent des obstacles grandissants qui entravent l'expansion de leurs sympathies communes. Les torrents qu'on endigue peuvent ne plus déborder, mais ils ont plus de puissance et creusent plus profondément leur parcours.

Les expositions de Prague et d'Agram ont été, pour les Tchèques, pour les Croates, pour les Slovènes, l'occasion de rencontres qui ont avancé de plusieurs années le travail de concentration des éléments slaves d'Autriche, en vue de leur émancipation finale.

En Hongrie, le monument des turpitudes de M. Tisza se désagrège pierre à pierre comme celui de M. de Bismarck à Berlin. Encore un effort de l'opposition et le dernier pan se mur s'écroulera.

L'arrivée aux affaires du comte Albert Apponyi fera-t-elle secouer à la Hongrie le joug de la Triple Alliance; se dégage-t-elle de la germanisation qui menace de la submerger et au-delà de laquelle elle se jette, nouvelle Gribouille, par crainte de se laisser un peu couler par le flot slave? Le caractère sincèrement chétif du comte Apponyi lui donnera-t-il quelque sollicitude pour les opprimés, et s'appliquera-t-il à chercher d'avoir le libre passage des détroits pour sa flotte volontaire, laisserait l'Angleterre saisir aux cheveux une compensation? Le procédé, quel que intention qu'on lui cherche, est infamant.

Lord Salisbury ayant à cette heure retourné pour l'Angleterre la formule de M. Visconti Venosta: "Libre jamais, isolé toujours!" commettait à Sigri un acte de fanfaronnade qui ne pouvait que faire sourire la Turquie appuyée sur la France et sur la Russie; la Russie assurée de la fermeté de la Porte et du concours de la France; l'Allemagne enfin satisfaite de se venger de Portsmouth.

Le ridicule de l'entreprise a été si manifeste que lord Salisbury s'est empressé de faire réintégrer le cuirassé aux troupes et au canon débarqués à Sigri, et qu'il a laissé patager ses journaux officiels comme le STANDARD dans des explications, dont l'absurdité pouvait faire croire qu'elle n'émait pas de sa source officielle.

On raconte, à Stamboul, que ce n'est pas seulement à une orientation plus habile de sa politique qu'Abdul Hamid a sacrifié Kiamil Pacha, mais à des griefs personnels d'une extrême gravité. Kiamil serait compromis dans l'affaire du débarquement à Raguse de 4000 fusils et de 1000 revolvers et, à cette heure, il serait prisonnier dans son palais, dont sir William White lui-même, malgré son insistance, ses emportements, n'a pu encore se faire ouvrir les portes.

On a beaucoup parlé, ces derniers temps, de l'imminence de l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'Autriche, mais la périodicité de cette nouvelle, jetée en pâture à la presse au moins une fois l'an prouve qu'elle a à peine la consistance d'un ballon d'essai. L'Autriche est loin des assimilations et des conquêtes slaves. La politique germanisante avec laquelle son gouvernement s'efforce de reconstruire l'édifice croulant de sa majorité parlementaire, cimentera bien des résistances des nationalités slaves.

Le parti allemand, dont l'influence est revenue prédominante dans les conseils de l'empire, n'a d'autre but que d'entraîner les nationalités slaves sans souci du droit supérieur que leur donne leur importance dans l'empire. Les Allemands Autrichiens ne peuvent détenir le pouvoir en Autriche qu'en s'appuyant sur la Triple Alliance ou mieux sur

la Prusse. Or la Triple Alliance est par la même aussi antipathique aux Slaves que le parti Allemand.

La lutte devient donc d'autant plus passionnée et ardente que nul, en haut lieu, depuis la conversion du comte Taaffe à la cause centraliste, ne parlera plus d'apaisement et de conciliation. Les Allemands au pouvoir perdront forcément la retenue qu'ils avaient dans l'opposition, et l'antagonisme de leurs intérêts avec les intérêts slaves apparaîtra d'autant plus insupportable que les premiers seront plus triomphants.

Partout les Slaves d'Autriche trouvent des obstacles grandissants qui entravent l'expansion de leurs sympathies communes. Les torrents qu'on endigue peuvent ne plus déborder, mais ils ont plus de puissance et creusent plus profondément leur parcours.

Les expositions de Prague et d'Agram ont été, pour les Tchèques, pour les Croates, pour les Slovènes, l'occasion de rencontres qui ont avancé de plusieurs années le travail de concentration des éléments slaves d'Autriche, en vue de leur émancipation finale.

En Hongrie, le monument des turpitudes de M. Tisza se désagrège pierre à pierre comme celui de M. de Bismarck à Berlin. Encore un effort de l'opposition et le dernier pan se mur s'écroulera.

L'arrivée aux affaires du comte Albert Apponyi fera-t-elle secouer à la Hongrie le joug de la Triple Alliance; se dégage-t-elle de la germanisation qui menace de la submerger et au-delà de laquelle elle se jette, nouvelle Gribouille, par crainte de se laisser un peu couler par le flot slave? Le caractère sincèrement chétif du comte Apponyi lui donnera-t-il quelque sollicitude pour les opprimés, et s'appliquera-t-il à chercher d'avoir le libre passage des détroits pour sa flotte volontaire, laisserait l'Angleterre saisir aux cheveux une compensation? Le procédé, quel que intention qu'on lui cherche, est infamant.

Lord Salisbury ayant à cette heure retourné pour l'Angleterre la formule de M. Visconti Venosta: "Libre jamais, isolé toujours!" commettait à Sigri un acte de fanfaronnade qui ne pouvait que faire sourire la Turquie appuyée sur la France et sur la Russie; la Russie assurée de la fermeté de la Porte et du concours de la France; l'Allemagne enfin satisfaite de se venger de Portsmouth.

Le ridicule de l'entreprise a été si manifeste que lord Salisbury s'est empressé de faire réintégrer le cuirassé aux troupes et au canon débarqués à Sigri, et qu'il a laissé patager ses journaux officiels comme le STANDARD dans des explications, dont l'absurdité pouvait faire croire qu'elle n'émait pas de sa source officielle.

On raconte, à Stamboul, que ce n'est pas seulement à une orientation plus habile de sa politique qu'Abdul Hamid a sacrifié Kiamil Pacha, mais à des griefs personnels d'une extrême gravité. Kiamil serait compromis dans l'affaire du débarquement à Raguse de 4000 fusils et de 1000 revolvers et, à cette heure, il serait prisonnier dans son palais, dont sir William White lui-même, malgré son insistance, ses emportements, n'a pu encore se faire ouvrir les portes.

On a beaucoup parlé, ces derniers temps, de l'imminence de l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'Autriche, mais la périodicité de cette nouvelle, jetée en pâture à la presse au moins une fois l'an prouve qu'elle a à peine la consistance d'un ballon d'essai. L'Autriche est loin des assimilations et des conquêtes slaves. La politique germanisante avec laquelle son gouvernement s'efforce de reconstruire l'édifice croulant de sa majorité parlementaire, cimentera bien des résistances des nationalités slaves.

Le parti allemand, dont l'influence est revenue prédominante dans les conseils de l'empire, n'a d'autre but que d'entraîner les nationalités slaves sans souci du droit supérieur que leur donne leur importance dans l'empire. Les Allemands Autrichiens ne peuvent détenir le pouvoir en Autriche qu'en s'appuyant sur la Triple Alliance ou mieux sur

la Prusse. Or la Triple Alliance est par la même aussi antipathique aux Slaves que le parti Allemand.

La lutte devient donc d'autant plus passionnée et ardente que nul, en haut lieu, depuis la conversion du comte Taaffe à la cause centraliste, ne parlera plus d'apaisement et de conciliation. Les Allemands au pouvoir perdront forcément la retenue qu'ils avaient dans l'opposition, et l'antagonisme de leurs intérêts avec les intérêts slaves apparaîtra d'autant plus insupportable que les premiers seront plus triomphants.

Partout les Slaves d'Autriche trouvent des obstacles grandissants qui entravent l'expansion de leurs sympathies communes. Les torrents qu'on endigue peuvent ne plus déborder, mais ils ont plus de puissance et creusent plus profondément leur parcours.

Les expositions de Prague et d'Agram ont été, pour les Tchèques, pour les Croates, pour les Slovènes, l'occasion de rencontres qui ont avancé de plusieurs années le travail de concentration des éléments slaves d'Autriche, en vue de leur émancipation finale.

En Hongrie, le monument des turpitudes de M. Tisza se désagrège pierre à pierre comme celui de M. de Bismarck à Berlin. Encore un effort de l'opposition et le dernier pan se mur s'écroulera.

L'arrivée aux affaires du comte Albert Apponyi fera-t-elle secouer à la Hongrie le joug de la Triple Alliance; se dégage-t-elle de la germanisation qui menace de la submerger et au-delà de laquelle elle se jette, nouvelle Gribouille, par crainte de se laisser un peu couler par le flot slave? Le caractère sincèrement chétif du comte Apponyi lui donnera-t-il quelque sollicitude pour les opprimés, et s'appliquera-t-il à chercher d'avoir le libre passage des détroits pour sa flotte volontaire, laisserait l'Angleterre saisir aux cheveux une compensation? Le procédé, quel que intention qu'on lui cherche, est infamant.

Lord Salisbury ayant à cette heure retourné pour l'Angleterre la formule de M. Visconti Venosta: "Libre jamais, isolé toujours!" commettait à Sigri un acte de fanfaronnade qui ne pouvait que faire sourire la Turquie appuyée sur la France et sur la Russie; la Russie assurée de la fermeté de la Porte et du concours de la France; l'Allemagne enfin satisfaite de se venger de Portsmouth.

Le ridicule de l'entreprise a été si manifeste que lord Salisbury s'est empressé de faire réintégrer le cuirassé aux troupes et au canon débarqués à Sigri, et qu'il a laissé patager ses journaux officiels comme le STANDARD dans des explications, dont l'absurdité pouvait faire croire qu'elle n'émait pas de sa source officielle.

On raconte, à Stamboul, que ce n'est pas seulement à une orientation plus habile de sa politique qu'Abdul Hamid a sacrifié Kiamil Pacha, mais à des griefs personnels d'une extrême gravité. Kiamil serait compromis dans l'affaire du débarquement à Raguse de 4000 fusils et de 1000 revolvers et, à cette heure, il serait prisonnier dans son palais, dont sir William White lui-même, malgré son insistance, ses emportements, n'a pu encore se faire ouvrir les portes.

On a beaucoup parlé, ces derniers temps, de l'imminence de l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'Autriche, mais la périodicité de cette nouvelle, jetée en pâture à la presse au moins une fois l'an prouve qu'elle a à peine la consistance d'un ballon d'essai. L'Autriche est loin des assimilations et des conquêtes slaves. La politique germanisante avec laquelle son gouvernement s'efforce de reconstruire l'édifice croulant de sa majorité parlementaire, cimentera bien des résistances des nationalités slaves.

Le parti allemand, dont l'influence est revenue prédominante dans les conseils de l'empire, n'a d'autre but que d'entraîner les nationalités slaves sans souci du droit supérieur que leur donne leur importance dans l'empire. Les Allemands Autrichiens ne peuvent détenir le pouvoir en Autriche qu'en s'appuyant sur la Triple Alliance ou mieux sur

la Prusse. Or la Triple Alliance est par la même aussi antipathique aux Slaves que le parti Allemand.

La lutte devient donc d'autant plus passionnée et ardente que nul, en haut lieu, depuis la conversion du comte Taaffe à la cause centraliste, ne parlera plus d'apaisement et de conciliation. Les Allemands au pouvoir perdront forcément la retenue qu'ils avaient dans l'opposition, et l'antagonisme de leurs intérêts avec les intérêts slaves apparaîtra d'autant plus insupportable que les premiers seront plus triomphants.

Partout les Slaves d'Autriche trouvent des obstacles grandissants qui entravent l'expansion de leurs sympathies communes. Les torrents qu'on endigue peuvent ne plus déborder, mais ils ont plus de puissance et creusent plus profondément leur parcours.

Les expositions de Prague et d'Agram ont été, pour les Tchèques, pour les Croates, pour les Slovènes, l'occasion de rencontres qui ont avancé de plusieurs années le travail de concentration des éléments slaves d'Autriche, en vue de leur émancipation finale.

En Hongrie, le monument des turpitudes de M. Tisza se désagrège pierre à pierre comme celui de M. de Bismarck à Berlin. Encore un effort de l'opposition et le dernier pan se mur s'écroulera.

L'arrivée aux affaires du comte Albert Apponyi fera-t-elle secouer à la Hongrie le joug de la Triple Alliance; se dégage-t-elle de la germanisation qui menace de la submerger et au-delà de laquelle elle se jette, nouvelle Gribouille, par crainte de se laisser un peu couler par le flot slave? Le caractère sincèrement chétif du comte Apponyi lui donnera-t-il quelque sollicitude pour les opprimés, et s'appliquera-t-il à chercher d'avoir le libre passage des détroits pour sa flotte volontaire, laisserait l'Angleterre saisir aux cheveux une compensation? Le procédé, quel que intention qu'on lui cherche, est infamant.

Lord Salisbury ayant à cette heure retourné pour l'Angleterre la formule de M. Visconti Venosta: "Libre jamais, isolé toujours!" commettait à Sigri un acte de fanfaronnade qui ne pouvait que faire sourire la Turquie appuyée sur la France et sur la Russie; la Russie assurée de la fermeté de la Porte et du concours de la France; l'Allemagne enfin satisfaite de se venger de Portsmouth.

Le ridicule de l'entreprise a été si manifeste que lord Salisbury s'est empressé de faire réintégrer le cuirassé aux troupes et au canon débarqués à Sigri, et qu'il a laissé patager ses journaux officiels comme le STANDARD dans des explications, dont l'absurdité pouvait faire croire qu'elle n'émait pas de sa source officielle.

On raconte, à Stamboul, que ce n'est pas seulement à une orientation plus habile de sa politique qu'Abdul Hamid a sacrifié Kiamil Pacha, mais à des griefs personnels d'une extrême gravité. Kiamil serait compromis dans l'affaire du débarquement à Raguse de 4000 fusils et de 1000 revolvers et, à cette heure, il serait prisonnier dans son palais, dont sir William White lui-même, malgré son insistance, ses emportements, n'a pu encore se faire ouvrir les portes.

On a beaucoup parlé, ces derniers temps, de l'imminence de l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'Autriche, mais la périodicité de cette nouvelle, jetée en pâture à la presse au moins une fois l'an prouve qu'elle a à peine la consistance d'un ballon d'essai. L'Autriche est loin des assimilations et des conquêtes slaves. La politique germanisante avec laquelle son gouvernement s'efforce de reconstruire l'édifice croulant de sa majorité parlementaire, cimentera bien des résistances des nationalités slaves.

Le parti allemand, dont l'influence est revenue prédominante dans les conseils de l'empire, n'a d'autre but que d'entraîner les nationalités slaves sans souci du droit supérieur que leur donne leur importance dans l'empire. Les Allemands Autrichiens ne peuvent détenir le pouvoir en Autriche qu'en s'appuyant sur la Triple Alliance ou mieux sur

Accusés de Meurtre

Proces Beaulieu-Bouchard

SWANNOCKE 15 Oct. — Napoléon Rousseau, commis de bureau, à l'hôtel Continental.

Je connais le prisonnier depuis deux ans. Le 11 septembre dernier vers onze heures ou 11 1/2 hrs, j'ai vu l'accusé sur le paliaza de l'hôtel; j'étais alors avec Simon Daigle. L'accusé est arrivé à nous, en traversant la rue, et j'ai remarqué qu'il avait une marque dans la figure, et lui ai demandé d'où il venait avec cette marque là, il m'a répondu qu'il avait été mêlé à une rixe, une chicane, qu'un homme avait voulu le frapper avec une bouteille, qu'il avait paré le coup et lui avait sauté à deux pieds dans le visage, il a ajouté je viens de la voir, et je crois bien que j'ai tué, j'étais saoul, cela me fait bien de la peine, je ne me rappelle de rien, si j'avais été à jeun, je n'aurais pas fait cela. Devant le Coroner, j'ai dit que Beaulieu m'avait dit qu'il venait de voir l'homme en question, qu'il n'a pas nommé, qu'il était bien massacré, qu'il croyait lui avoir défoncé le front. C'est correct.

Le soir du 10, j'ai vu l'accusé à la buvette du Continental, il m'a demandé pour aller avec lui, sans me dire où, je n'ai pas voulu y aller. Il a demandé une bouteille de boisson cette fois là.

Simon Daigle. — Je connais le prisonnier depuis 16 ans. Je l'ai vu un matin, vers 11 heures ou 11 1/2 heures, au Continental. J'étais avec Rousseau, qui lui a demandé s'il avait couché avec les chats. Il a dit: "Non; j'ai eu une scrape, une chicane, avec un homme. Je l'ai jeté à terre et je l'ai frappé avec mes pieds dans le front, au dessus de l'œil, et dans le corps, je viens de voir s'il était mort ou en vie. Je viens de la voir." Après cette conversation, j'ai pris un coup avec l'accusé, et il est monté chez lui, avec moi, dans sa voiture; il m'a encore parlé de l'affaire, mais je ne me rappelle pas ce qu'il a dit. Je n'ai pas remarqué assez pour cela. Je croyais que c'était du vantage.

Transquestionné.—Je crois qu'il a été question d'une bouteille, mais je n'en suis pas certain.

J. A. M. Eite, M. D., de Sherbrooke: Le 11 septembre dernier, à trois heures de l'après midi, j'ai été appelé chez Bouchard. En entrant, j'ai vu une femme et l'homme de police Bell. Je suis avancé et dans la chambre du milieu, j'ai vu un cadavre étendu sur le dos, les deux bras étendus chaque côté de lui; il avait plusieurs blessures à la figure, au front, il avait du sang dans la figure et sur les mains et aussi sur le devant de sa chemise; il avait du sang sous les pieds et entre les orteils, en partie desséché. Je n'ai fait alors qu'un examen rapide, pour constater s'il était mort ou s'il vivait encore. Il y avait plus de blessures du côté gauche que du côté droit, la plupart des blessures paraissaient avoir été faites par le même instrument. Il avait une blessure à la gorge qui, au premier abord, paraissait provenir de la strangulation. L'homme était mort alors, j'ai pensé alors que la mort remontait à deux ou trois

heures, mais vu que l'homme avait perdu beaucoup de sang, il a dû se refroidir plus vite, et sa mort pouvait remonter à moins de deux heures.

Il y avait des taches de sang sur le blancher, sur le mur près de l'échelle, au dessus sur les cloisons, l'empreinte d'un main gauche sur la porte de la chambre à coucher de Bouchard, et aussi du sang sur la porte de la chambre de la petite fille; il y avait du sang sur les draps du lit à hauteur d'épaule d'une personne couchée, et l'empreinte sanglante d'un pied gauche sur le tapis dans la chambre à coucher. Dans une garde robe, il y avait de l'eau teinte de sang dans un seau, et des linges ensanglantés sous d'autres effets. Il y avait aussi une tache de sang sur la robe que portait Mme Bouchard.

J'ai fait l'autopsie du cadavre, à la morgue, avec le Dr J. D. O. Camirand, le 2 septembre, et j'ai fait un rapport conjoint que j'ai signé. C'est le rapport qui est maintenant lu aux jurés.

Au moyen d'un mannequin, le témoin explique aux jurés le rapport médical et les constatations faites à l'autopsie, sur l'état du corps et la position, le nombre et la gravité des blessures reçues.

Les conclusions de ce rapport sont que la mort de Philippe Bouchard a été causée par suite d'une hémorragie cérébrale considérable, causée par des blessures, causées par un instrument contondant, lesquelles ont amené la rupture de la branche postérieure de l'artère cérébrale moyenne et concurrentement, la compression du cerveau.

Le témoin continue ensuite sa déposition comme suit: Nous n'avons pas trouvé ni au cerveau, ni dans l'estomac l'odeur de l'alcool que l'on trouve ordinairement chez les personnes mortes en état d'ébriété.

La rupture de l'artère a été causée par le contre coup produit par le choc de l'instrument contondant sur le crâne.

Ce n'est pas mon opinion que la blessure sur le sommet de la tête, dans la naissance des cheveux, celle qui a causé la mort, n'a pas dû être causée par la chute sur l'échelle, c'est cette blessure qui a le plus contribué à la rupture de l'artère, amenant la compression du cerveau.

Si les deux autres blessures graves ont été infligées avant celle là, elles n'ont pas dû avoir d'effets graves, si elles ont été reçues après, elles ont contribué à augmenter l'épanchement de l'hémorragie. Si le défunt a reçu ces blessures entre cinq et six heures, je ne crois pas qu'il ait pu chanter à sept heures.

Si l'épanchement s'est fait vite, le blessé n'a pu aller loin, s'il s'est produit lentement et graduellement, il a pu marcher et agir. Les vaisseaux sanguins ne contenaient pas beaucoup de sang, lorsque nous avons fait l'autopsie.

TRANSQUESTIONNÉ Il y avait sur le cadavre aucune blessure mortelle par elle-même, s'il n'y avait pas eu rupture de l'artère, il n'y aurait pas eu mort. Le défunt avait le côté gauche du crâne très mince, les deux tiers plus minces que généralement, s'il avait eu le crâne conforme comme les autres, à cet endroit là, il aurait eu plus de chance de survivre.

Lorsqu'une personne est en boisson, il y a plus ou moins de